

« *Ici ce n'est pas pour  
parler de sexualité* »

*Faux self et sublimation*

*I*l est des patients qui parfois se trouvent associés de façon tenace, dans l'esprit du psychanalyste, à un personnage d'œuvre romanesque. Réaction contre-transférentielle en réponse à une relation transférentielle qui s'annonce difficile, comme si l'œuvre littéraire devait, pour un temps du moins, servir à la fois de miroir et d'écran, de protection et d'ouverture.

Il est vrai qu'un patient qui se présente à nous pour la première fois en nous racontant son histoire n'est peut-être pas très différent des personnages tels que nous les découvrons dans les romans. Avant la mise en place complexe, étrange, hors du commun, de la relation analytique et du sondage des mystères de l'inconscient, nous nous fions lors du premier entretien, comme pour la lecture d'une œuvre romanesque, à notre seule intuition. Par-delà ce qui nous est décrit, il nous faut sentir, présumer, supposer, imaginer.



Ainsi Olivier S., dont je ne présente le traitement qu'à son début, avec toutes les interrogations et les hypothèses qui l'accompagnent, se trouva

très tôt associé pour moi, malgré des divergences évidentes, au personnage stendhalien d'*Armance*<sup>1</sup> : Octave de Malivert.

On en connaît l'histoire apparemment simple et qui pourtant garde sa part obscure : Octave, jeune homme brillant mais sombre et mélancolique, s'éprend de sa cousine lointaine Armance de Zohiloff qui partage à son égard, sans le lui avouer, les mêmes sentiments. Une série d'obstacles et de malentendus compromettraient leur union s'ils n'étaient progressivement levés. Mais un terrible secret, dont la révélation sans cesse retardée n'a jamais lieu, pèse sur Octave. Contraint, sans avoir pu lui avouer son secret, d'épouser Armance pour qu'elle ne soit pas compromise, Octave se marie et se tue peu après. Armance finit ses jours dans un couvent.

On laissera de côté le contexte social suggéré par le sous-titre : « Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827 », pour ne considérer que la création du personnage d'Octave et l'évolution de la critique littéraire à son sujet, les différentes interprétations qui se sont successivement attachées au personnage et à son secret venant à point, me semble-t-il, éclairer mon propos et la présentation de mon patient. C'est pourquoi je m'y attarderai quelque peu.

Comme Stendhal l'atteste crûment dans une lettre adressée à Prosper Mérimée en décembre 1826, Octave est un impuissant sexuel, un « babilan<sup>2</sup> » : « J'ai pris le nom d'Olivier<sup>3</sup> sans y songer, à cause du défi. J'y tiens parce que ce nom seul fait exposition et exposition non indécente. » Et plus loin : « Le vrai Babilan doit se tuer pour ne pas avoir l'embarras de faire un aveu. » Stendhal le répète dans une lettre adressée à Sutton Sharpe en mars 1828 : « La plus grande des impossibilités de l'amour. Le héros Octave est "impotens"<sup>4</sup>. »

Pour qui dispose de cette clef, il semblerait que le roman soit clair et que dès lors, la logique dont Stendhal s'enorgueillissait soit conduite de façon parfaitement irréprochable.

Ainsi, pour un temps, les critiques d'*Armance* se trouvèrent pris dans un mode d'interprétation bien proche de ce que Freud avait connu à ses débuts, de Krafft-Ebbing à Havelock-Ellis, et qu'il avait complètement repensé et inversé. Nombreux étaient en effet les ouvrages qui, dans une visée moralisante ou hygiéniste, tendaient à prouver que les frustrations et les perturbations sexuelles étaient à l'origine des névroses. C'était parce

qu'il souffrait d'impuissance qu'Octave — qui, affirmait-on, n'était autre qu'Henri Beyle — était en proie à des accès de violence ou de mélancolie. Stendhal aurait lu non seulement Cabanis mais aussi Pinel<sup>5</sup>. Et l'on s'interrogeait alors avec force arguments sur le type d'impuissance dont Octave était frappé : malformation organique, physique ? Pourtant dans le texte rien ne le laissait entendre. Inappétence sexuelle, absence de désir ? L'émotion ressentie à plusieurs reprises au contact d'Armance le contredisait. Inversion sexuelle ? Et l'on débattait sur le droit qu'aurait eu Octave à prétendre au mariage. C'est ainsi qu'intervint la psychologie du personnage dont on découvrit avec le temps la finesse et la complexité et dont Stendhal regrettait qu'elle restât incomprise du « vulgaire ». <sup>6</sup>

Puis, sous l'influence de la psychanalyse et du retournement qu'elle opérerait à partir de l'idée erronée qui voulait que les troubles de la sexualité génitale soient directement à l'origine des troubles psychiques, on a tenté de rendre compte de l'impuissance d'Octave à partir de ses désirs œdipiens et d'une fixation précoce à sa mère avec, pour conséquence, l'inhibition de la fonction sexuelle.

Mais, une analyse plus fine, en accord avec la réflexion psychanalytique telle qu'elle a évolué, permet de mettre l'accent sur la singularité du personnage, sur sa « folie », son impuissance n'étant que l'écho d'une désorganisation psychique qui serait première.

Il semble bien en effet que la « folie » soit le véritable secret d'Octave qui précisément ne peut être révélé, moins, comme on l'a cru, par souci de décence que par manque de pertinence, parce qu'il reste indicible hormis, à travers quelques expressions toujours les mêmes, l'affirmation répétée d'un sentiment d'indignité, de monstruosité.

« Cette âme ardente, aussi juste et presque aussi sévère envers les autres que pour elle-même » (Armance, *op. cit.*, p. 61), qui s'éprend de l'être idéal, séraphique que représente Armance, et poursuit un rêve tantôt d'enfermement, tantôt de changement d'identité, tente de dire le trouble d'un moi méprisable, inquiétant, insaisissable.

« [...] Je me ferais le valet de chambre de quelque jeune homme destiné à jouer à peu près le même rôle que moi dans le monde... J'éprouve un besoin impérieux de voir agir un autre Vicomte de Malivert (p. 150). » Ou encore : « J'aurai un salon magnifique comme celui de l'hôtel de Bonnavet

et moi seul j'y entrerais... Qu'il (un domestique) n'aille pas chercher à deviner mes pensées par le choix de mes livres et surprendre ce que j'écris pour guider mon âme dans ses moments de folie... J'en porterai toujours la clef à ma chaîne de montre... Je ferai placer dans le salon selon mon goût trois glaces de sept pieds de haut chacune. J'ai toujours aimé cet ornement sombre et magnifique...(p. 66-67) »

Miroir, enfermement et dédoublement, où se reflète l'idéal sombre, magnifique de Narcisse dans une quête désespérée, quand le moi tente de se saisir et sans cesse vacille.

On s'est beaucoup interrogé sur le titre du roman qui curieusement porte le nom du personnage féminin et non du personnage d'Octave situé pourtant au centre de l'œuvre. Armance ne serait-elle pas comme en un miroir le double féminin d'Octave, un double idéal, tout-puissant de pureté, lointain, inaccessible ? À l'instar de la Princesse de Clèves dont Stendhal souligne le rapprochement évident, Armance ne pourrait vivre qu'un amour platonique, idéal, détaché de toute sensualité.

Or, le mariage consommé, dans le retour à une unité première supposée, les deux moitiés, Olivier et Armance, se rejoignent : « les lèvres se baisent elles-mêmes. » La jouissance est totale, marquée au sceau de la mort.

Armance de Zohiloff : image par son nom de l'étrangère conquise, de l'étrangeté, mais aussi image de la totalité, de A à Z, le commencement et la fin. Malgré la similitude fortuite d'une même racine (la vie), à l'inverse de la Zoé de Jensen dans la « Gradiva », Armance ne peut amener le « rêveur », le « délirant » du côté de la vie, le faire accéder à la réalité. Ici, comme l'avait noté Freud, la confrontation entre les doubles est mortelle.

À cette tentation d'un court-circuit de la sexualité et d'un triomphe du moi, les romanciers et les poètes sembleraient soumis. Stendhal, Jensen ne sont-ils pas hantés par cette possibilité ? L'écriture leur offre cette solution, la création à travers un objet littéraire d'un autre « soi-même » désincarné, déssexualisé, et pourtant valorisé.



On peut imaginer que la demande d'Olivier S., mon patient, exprime, d'une certaine façon, les craintes, les hantises de celui qui n'aurait pas trouvé la satisfaction de la solution sublimatoire.

Olivier S. souffre d'impuissance sexuelle. Lorsqu'il téléphone pour prendre rendez-vous, il entend inopportunément en arrière-fond la voix d'un petit enfant et pense que je suis une jeune mère. En venant au premier entretien, il est très inquiet et redoute de trouver en moi une femme jeune qu'il « aurait à séduire ». Il reconnaît rapidement qu'il se sent en confiance, mais se demande pourtant s'il ne devrait pas plutôt s'adresser à un homme, à un sexologue qu'il avait envisagé de rencontrer. Les quelques éléments de son histoire présentés ce jour-là ont leur part dans l'attitude particulière que je fus amenée à adopter face à ce choix.

Né au début des années 50 d'un couple trop longtemps séparé par la guerre et qui n'a plus réussi à s'entendre, Olivier se retrouve bientôt seul avec sa mère et son frère aîné. Le père les quitte pour refaire sa vie. La mère vit douloureusement cet abandon qu'elle fait peser sur ses enfants. Au cours de son enfance, Olivier ne peut voir son père sans contrarier sa mère, sans encourir ses reproches. Ne tenant pas alors à être identifiée d'emblée, au niveau le plus immédiat, le plus superficiel, à une mère interdictrice, je lui propose pour le sortir de ses hésitations, une solution où il pourrait décider, s'il le souhaite, d'être doublement suivi, et par le sexologue et par moi, avec la possibilité de reprendre avec moi ce qu'il vivrait dans ses rapports avec le sexologue. Ma réponse lui convient. Il me précise alors qu'il entend se décommander auprès d'une analyste qu'il avait vue précédemment et qui avait déjà fixé avec lui les conditions, les jours et les heures, d'une analyse.

J'avais bien conscience de la difficulté devant laquelle je me trouvais en acceptant de le laisser voir un sexologue, voire même en l'encourageant. Comment articuler la réalité physiologique et la réalité psychique au moment même où je m'employais à en accréditer la dissociation ? Mais il me semblait que reconnaître le sexologue était à ce stade reconnaître, accepter sa sexualité, telle qu'il l'entendait.

Par ailleurs, devais-je, dans ce contexte, lui proposer une analyse alors qu'il me disait en avoir précédemment fait une avec une analyste jungienne ? Intriguée par ce qu'avait pu être cette première analyse, je l'interroge sur ce qu'il avait éprouvé pour son analyste et il m'avoue n'avoir jamais rien ressenti à son égard, si ce n'est peut-être une certaine méfiance. Il me confirme, de plus, n'avoir jamais parlé de sexualité avec elle. N'était-ce pas ce qu'il me demandait de reproduire ? J'étais soudain curieusement projetée au cœur du conflit qui avait opposé Freud à Jung concernant « les

modifications que celui-ci avait fait subir à la psychanalyse : la libido sexuelle a été remplacée par un concept abstrait, dont on est en droit d'affirmer qu'il est demeuré aussi mystérieux et insaisissable pour les sages que pour les fous<sup>7</sup>. »

Ce n'est en fait qu'après quelques séances que j'appris que la mort accidentelle de l'analyste jungienne avait mis un terme à l'analyse, quatre ou cinq ans auparavant. Le sentiment qu'il éprouvait trop trouble, trop terrifiant peut-être, pour être aussi aisément reconnu, était qu'elle avait emporté avec elle tout ce qu'il lui avait confié, qu'elle était partie avec un trésor qu'il ne pourrait jamais récupérer. Plus tard encore, j'appris que sa mère était morte deux ans auparavant et qu'il n'avait pas alors éprouvé grand-chose.

Compte tenu de l'expérience jungienne dont je voulais me démarquer et du dispositif éventuel de double prise en charge, que je me trouvais à encourager, il me paraissait préférable, dans un premier temps tout au moins, de lui proposer une psychothérapie analytique en face à face, au cours de laquelle pourrait s'instaurer une relation où il n'aurait pas à me séduire, qu'il ne vivrait pas comme dangereuse, ni pour lui ni pour moi, au cours de laquelle je pourrais lui montrer qu'il ne serait pas dépossédé et que je ne risquais pas de mourir à son contact.

Dès la troisième séance, il rapporte un rêve : attablé dans un café avec plusieurs amis, il voit Michael Jackson se lever et poursuivre une jeune femme dans les toilettes. Olivier les suit et les entend à travers la cloison faire l'amour bruyamment. Je me contente de souligner le côté sexuellement ambigu, incertain, de Michael Jackson, à la fois enfant et adulte, garçon et fille.

Il raconte alors sa participation pendant de nombreuses années avec sa première femme, dont l'analyste jungienne était une amie, à une sorte de secte au sein de laquelle on se livrait à des expériences sexuelles multiples. Divorcé depuis, et remarié maintenant pour la troisième fois, il a choisi sa femme actuelle parce qu'il voulait une femme que les autres hommes remarquent et désirent. Il craint (souhaite, peut-être) que le sexologue qu'il commence à voir ne la lui prenne. J'apprends un peu plus tard qu'il a beaucoup souffert d'une aventure que sa femme a eue avec un de leurs amis. Il lui était très difficile d'en parler avec moi, alors que le sexologue,

lui, a tout compris à demi-mots. Il a même devancé ses paroles. Bouleversé, il exprime cependant l'humiliation ressentie quand sa femme elle-même avait cherché à le consoler.

C'est à cette séance précisément qu'il commence par dire que le matin même il a vu le sexologue, puis il ajoute une phrase des plus surprenantes, une phrase clef pour moi : « Mais ici, ce n'est pas pour parler de sexualité. »

La déclaration aurait eu de quoi surprendre si elle ne reprenait, entre autres, ce que malgré moi j'avais peut-être induit d'une dichotomie entre le physique et le psychisme. Mais au-delà de cette apparente évidence, cette phrase ne cesse de m'interroger.

La dénégation mérite d'être prise au sérieux. L'orthodoxie freudienne est claire sur ce point. G. Bonnet dans la Monographie sur *Les troubles sexuels*<sup>8</sup> nous le rappelle opportunément : « Est seule considérée comme freudienne l'analyse mettant le sexuel au centre de sa perspective. »

Le « sexuel » et non la « sexualité ». La distinction qui va dans le sens d'un élargissement en deçà de la génitalité, n'en est pas moins énigmatique.

Sans doute Olivier S. donnait-il au terme de sexualité le sens restrictif de sexualité génitale. Fallait-il alors contourner le symptôme physique d'impuissance génitale pour qu'il ne constitue pas un obstacle au déroulement de la cure ? Ne convenait-il pas en effet de l'insérer dans la sexualité infantile, dans le « sexuel », constitutif de tout être humain ?

Bien des éléments m'inquiétaient qui me donnaient une impression moins d'impuissance que de « fausse sexualité ». Des premières séances, je retiens deux scènes qui me frappèrent à la fois par leur trop grande netteté dans le récit qu'il en faisait et par le flou dans lequel il les avait vécues. Elles donnèrent à mon écoute une orientation particulière.

Une première scène émerge, comme détachée de tout lien à la réalité, dans laquelle le patient voit son frère aîné s'exhiber et se masturber devant des cousines réunies à l'occasion d'une fête familiale. Le rapport au frère, décrit comme un substitut paternel, autoritaire, brutal, et secrètement admiré, fait apparaître par ailleurs, en ce début de traitement, un désir de soumission, de totale passivité. Il lui obéissait et suivait ses conseils quand, bousculé par les grands à l'école, son frère lui disait de ne jamais riposter.

La deuxième scène est traumatique : un souvenir raconté dès la deuxième séance fait état d'un épisode qui serait survenu quand Olivier S. avait dix ans. Malade une nuit, il se plaint de douleurs au ventre et aurait été pris — fait unique, dit-il — dans le lit de sa mère. Le lendemain matin, il se retrouve à l'hôpital, opéré à la fois de l'appendicite et d'un phimosis.

Punition faisant suite à un désir œdipien ? La piste me paraissait trop évidente, trop facile pour ne pas être fallacieuse. L'angoisse exprimée : « Ici, ce n'est pas pour parler de sexualité », je l'ai entendue sur un autre registre, et me suis demandée ce qui avait pu être « coupé », sectionné, à un niveau plus archaïque.

La relation à la mère paraît complexe. Olivier a la nostalgie de sa toute petite enfance qu'il imagine heureuse avec une mère aimante à en juger, dit-il, d'après les rapports qu'elle avait avec ses petits-enfants. Une sorte de « paradis perdu » qu'il voudrait retrouver en vivant en ermite, loin de toute activité. Il aimerait être contemplatif, ou alors créatif.

J'avais par ailleurs été frappée par le récit qu'il donnait de son adolescence. Obligé de suivre sa mère à l'étranger parce qu'elle souhaitait se rapprocher d'une partie de sa famille, il s'était senti déraciné, vivant à partir de douze, treize ans, dans une sorte de désorientation, de flou, dans l'étrangeté d'une langue et de coutumes qui lui étaient inconnues. La situation nouvelle ne pouvait qu'accroître les difficultés identificatoires évidentes qui étaient les siennes, l'impasse tant du côté paternel que maternel.

Sa première petite amie, comme sa première femme, il disait ne pas les avoir choisies, mais avoir pris chaque fois la première qui s'était présentée à lui. Cette fois, il choisissait son analyste, la différence était importante. Mais, la thématique œdipienne n'était pas abordable d'emblée : l'absence de repères identitaires, la constante menace d'une perte, d'une coupure, d'une dépossession, que les désirs sexuels ne faisaient qu'exacerber, semblaient l'emporter sur une problématique organisée de la castration.

C'est ainsi que je comprenais ce qu'Olivier S. tentait de me dire : non pas « je ne veux pas », mais « je ne peux pas parler de sexualité ». Comme si un moi trop flou, trop incertain, ne pouvait affronter sans dommage les pulsions sexuelles toujours présentes et cherchait une autre solution.





Je reprendrai à propos de ce patient qui, tout compte fait, me parle abondamment de sa vie sexuelle dans la réalité et de ses difficultés, le terme avancé par Joyce McDougall de « faux self sexuel<sup>9</sup> », comme si l'excitation, marquée d'un dysfonctionnement au détriment d'une élaboration psychique aboutie, l'avait emporté sur une authentique intégration de la sexualité en ses différentes étapes, en ses différents niveaux.

Parler de « faux self sexuel », dans la ligne de Winnicott, reviendrait à privilégier la perspective développementale et environnementale, à poser, au départ de l'évolution de l'être humain, la présence d'une mère qui n'aurait pas permis — soit par une trop grande proximité et un désir de possession, soit par un trop grand détachement et un désir d'abandon — l'individualisation nécessaire de son enfant, et aurait donné lieu à ce que Joyce McDougall appelle encore une « néo-sexualité ».

Ainsi, cite-t-elle le cas d'un de ses patients atteint d'impuissance sexuelle qui, à la suite d'une analyse classique de l'Œdipe, s'est adonné à une sexualité « addictive » qui, dans sa quête constante d'une réassurance narcissique,<sup>10</sup> ne tenait pas compte de l'objet.

Ce que Joyce McDougall met en valeur, par la reprise élargie de la terminologie winnicottienne, c'est l'affirmation, plus sûrement que ne le fait Winnicott, de la présence et de la permanence du sexuel dès l'origine du développement humain. « Faux self sexuel », fausse sexualité, mais toujours dans un rapport à ce qui nécessairement est de l'ordre du sexuel. Le « self » pour J. McDougall — et l'on sait la difficulté pour Winnicott lui-même à parvenir à une définition<sup>11</sup> — ne saurait se constituer de façon autonome sans dimension sexuelle. Alors que Winnicott a recours à la notion vague, mal définie d'instinct, de vie instinctuelle, le « self sexuel » comporterait toujours une première ébauche de la sexualité prise dans un sens large, conçue comme une libidinalisation première, primordiale, présente dès la naissance, dans une non-dissociation du corporel et du psychique.

Y aurait-il alors, pour aller au-delà de Joyce McDougall, une voie où, dans le passage de l'auto-érotisme au narcissisme primaire, le « sexuel » ( les pulsions sexuelles) coupé d'un auto-érotisme structurant ne serait plus qu'un mime, un calque du sexuel, que personnellement je qualifierais de « voie subliminale » ?

Un peu à la manière de ce que Rilke décrit en 1903 dans *Lettres à un jeune poète* — et l'on sait combien Freud considérait le savoir des poètes comme parfois supérieur à celui des analystes — : « Au vrai, la vie créatrice est si près de la vie sexuelle, de ses souffrances, de ses voluptés, qu'il n'y faut voir que deux formes d'un seul et même besoin, d'une seule et même jouissance<sup>12</sup>. »

Deux formes, dans une situation de proximité et non d'identité. La vie créatrice se développerait, dans le cas d'un narcissisme défaillant, comme un double, une reduplication, un « faux », entre moi et idéal du moi.

Ce serait — hypothèse de ma part et interrogation — cette voie seconde, subliminale, qu'emprunterait le processus de sublimation si peu défini dans la pensée freudienne qu'il reste une énigme, et constamment utilisé dans le sens d'un détournement de la sexualité, dans une valorisation du social au détriment du sexuel : « Nous désignons comme sublimation une certaine sorte de modification de but et de changement d'objet dans laquelle entre en considération notre évaluation sociale<sup>13</sup>. »

L'introduction toujours suspecte d'un critère d'ordre social ou moral, qui ne peut s'appliquer qu'à l'aboutissement des processus sublimatoires, à leur réalisation, est gênante, jette le trouble à la fois sur une production et une activité si généralement valorisée, et peut-être même d'autant plus rehaussée, « sublimée », qu'elle signe la perversion du sexuel.

Qu'en est-il en effet du sexuel dans la configuration métapsychologique, entre auto-érotisme et narcissisme primaire ? Y a-t-il détournement de la libido, déperdition, changement qualitatif ? Les différentes formes de sublimation sont-elles l'aboutissement d'un même processus qui se développerait en marge de ce que l'on pourrait considérer comme un processus normal de relation à l'objet permettant l'intégration réussie du sexuel ? Dans cette voie parallèle, d'où le plaisir n'est pas exclu, c'est le moi qui se prend pour objet et construit des artefacts.

Miroir, enfermement, dédoublement : l'aventure d'Octave de Malibert pourrait bien être paradigmatique, une allégorie de la sublimation, avec ses phénomènes de déssexualisation, la relation à un moi objectalisé, et la menace constante d'une désintrinsication de la pulsion de mort.

Il semblerait qu'Olivier S., inventeur de machines, apprécié dans son entreprise où il s'est organisé une sphère autonome, ait été soumis très tôt à une curiosité sexuelle à laquelle il n'a pu trouver de réponse et qu'il ait vécu la sexualité comme une irruption traumatique, ne pouvant s'appuyer sur des assises narcissiques suffisamment solides. Lorsque, au départ de notre relation, s'établit une coupure entre le corporel (qui n'est précisément pas le sexuel) et le psychique (qu'il voudrait non sexualisé), il semble redupliquer une coupure première, celle qui le sépare de l'auto-érotisme, en deçà du narcissisme primaire.

L'acte auto-érotique, masturbatoire, du frère apparaît dans sa crudité sans lien avec une mentalisation intégrée, comme surgi d'un vide ou d'un chaos dans lequel le corps trouve à se satisfaire par une excitation partielle, un simple plaisir d'organe. L'image corollaire, inversée, est celle, incompréhensible pour lui, traumatique, de l'opération, du détachement d'organes, l'appendice et le prépuce.

Ainsi, dans une perspective non développementale mais génétique, il est possible, dans une configuration où le moi n'a pas été soumis à une évolution satisfaisante à partir des conflits de la sexualité infantile, d'apprécier, de préférence à son histoire, le tableau actuel présenté par le patient et sa capacité ou non à établir une relation d'objet.

À la formule première « Ici, ce n'est pas pour parler de sexualité », Olivier S., très récemment, en ajoute une nouvelle qui dit sa difficulté à ce que pourrait être une relation d'ordre transférentiel : « Je porte toute la sexualité. »

Il fait par là état d'un moi idéal qui serait hypertrophié, grandiose, tout-puissant, paralysant, dont « l'ombre, pour reprendre la formule détournée par Évelyne Kestemberg, envahit le moi, le privant de tout "commerce avec l'objet"<sup>14</sup>. »

Avant de parvenir à établir une relation transférentielle, il lui faudra sans doute, pendant un temps assez long, trouver en moi un personnage neutre, non excitant mais présent à l'extérieur de lui, intermédiaire entre son moi et un objet interne insuffisamment constitué, qui puisse l'amener à la reconnaissance du plaisir de son fonctionnement mental, et retrouver par là même un auto-érotisme structurant, base d'une relation possible à l'objet. Le plaisir comme prélude à l'analyse.

On aimerait pouvoir dire avec M. Foucault que « le plaisir à l'analyse est sans doute la grande invention de l'Occident [...] où se rejoignent la "Scientia Sexualis" et l'"Ars erotica" : plaisir à la vérité du plaisir [...] plaisir au discours vrai sur le plaisir<sup>15</sup> ».

Mais plus complexe est l'analyse dont il faut reconnaître l'un de ses paradoxes qui veut, selon les termes d'A. Green, qu'elle « démystifie le sublimé en montrant le prix qu'il faut payer pour atteindre le sublime, tandis que par ailleurs elle assigne à la cure, comme l'un de ses buts les plus valorisés, l'accès à la sublimation<sup>16</sup> ! »

Sans doute convient-il de s'interroger plus avant sur les jugements de valeur à l'œuvre dans l'analyse et de repenser les catégories du vrai et du faux.



## NOTES

1. Stendhal, *Armance*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1975.
2. Selon le mot italien. On le trouve chez Casanova.
3. Dans cette lettre, Stendhal reconnaît avoir choisi de prénommer son personnage Olivier en référence à une nouvelle « Olivier ou le secret » de la duchesse de Durad, dans laquelle le personnage s'éloigne de la femme dont il est épris pour cause d'insuffisance physique. La nouvelle donna lieu à son tour à une publication de Hyacinthe Thibaud de la Touche, sorte de supercherie littéraire intitulée « Olivier », sur le même thème.
4. Lettre citée dans la préface d'Armand Hoog, in Stendhal, *op. cit.*
5. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1802, et Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale et la manie*.
6. Cf. *La Chartreuse de Parme*, dédiée aux « happy few ».
7. S. Freud (1914), *Sur l'histoire du mouvement analytique*, Paris, Gallimard, 1991, p. 115.
8. G. Bonnet, « Le sexuel freudien : une énigme originaire et toujours actuelle » in *Monographie : Les troubles sexuels*, Paris, P.U.F., 1993.
9. Entretiens avec Joyce McDougall, in *Nouvelle revue de psychanalyse, La chose sexuelle*, n° 29, printemps 1984.
10. *Idem*, p. 143.
11. Donald W. Winnicott, « À propos du "self" », in *Psychanalyse à l'université*, avril 1986.
12. R. M. Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, 1956, p. 36.
13. S. Freud (1933), Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, in *Œuvres complètes*, XIX, Paris, P.U.F., 1995.
14. E. Kestemberg, « Le personnage tiers. Sa nature, sa fonction » in *Les Cahiers du Centre de psychanalyse et de psychothérapie. Le personnage tiers*, n° 3, automne 1981.
15. M. Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, t. I, Paris, Gallimard, 1976, p. 94.
16. A. Green, « La sublimation : du destin de la pulsion sexuelle au service de la pulsion de mort », in *Le travail du négatif*, Paris, Éditions de Minuit, 1993.